Cahiers d'études africaines

179-180 | 2005
Esclavage moderne ou modernité de l'esclavage ?

BENNETT, Herman L. – *Africans in Colonial Mexico. Absolutism, Christianity and Afro-Creole Consciousness, 1570-1640.* Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press, 2003, 275 p., index, bibl.

Carmen Bernand

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/etudesafricaines/5791
DOI : 10.4000/etudesafricaines.5791
ISSN : 1777-5353

Éditeur
Éditions de l'EHESS

Édition imprimée
Date de publication : 19 décembre 2005
ISBN : 978-2-7132-2049-4
ISSN : 0008-0055

Référence électronique
Carmen Bernand, « BENNETT, Herman L. – *Africans in Colonial Mexico. Absolutism, Christianity and Afro-Creole Consciousness, 1570-1640.* Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press, 2003, 275 p., index, bibl. », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 179-180 | 2005, mis en ligne le 03 février 2006, consulté le 21 décembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/etudesafricaines/5791 ; DOI : https://doi.org/10.4000/etudesafricaines.5791

Ce document a été généré automatiquement le 21 décembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

BENNETT, Herman L. – *Africans in Colonial Mexico. Absolutism, Christianity and Afro-Creole Consciousness, 1570-1640.* Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press, 2003, 275 p., index, bibl.

Carmen Bernand

1 Saluons la publication de ce livre qui complète les travaux classiques mais anciens sur l'esclavage à Mexico de Gonzalo Aguirre Beltrán et de Colin A. Palmer. Bien que l'influence africaine en Nouvelle-Espagne et surtout dans la capitale soit connue depuis longtemps, les préjugés ont souvent la peau dure et l'image d'une ville peuplée essentiellement d'Indiens et de métis prévaut encore sur celle d'une cité marquée par la présence massive de Noirs. Les chiffres parlent d'eux-mêmes puisqu'au milieu du XVII^e^ siècle, limite temporelle que l'auteur s'est assignée, il y avait à Mexico 35 089 Africains et plus de 116 000 personnes, nées sur le sol mexicain et d'ascendance africaine. Avec la cessation de la traite négrière, la population servile de la Nouvelle-Espagne déclina fortement. Mais en revanche, la population libre de couleur ne cessa de s'accroître, constituant au début du XIX^e^ siècle les 10 % de la population urbaine. L'intérêt du livre de H. Bennett est justement de prendre en compte non seulement la situation des esclaves mais aussi celle des affranchis et des libres, supérieurs en nombre en raison de la fréquence de la manumission, accordée par les maîtres mais surtout, il est bon de le préciser, obtenue par l'effort pécuniaire des esclaves eux-mêmes ou de leur famille qui avaient le droit de se « racheter ».

2 Cette étude a pour objectif la culture créole définie comme la capacité de maîtriser les institutions et les lois du royaume afin d'utiliser cet appareil juridique et coutumier pour améliorer la vie quotidienne et d'une façon plus large, la condition servile. On sait gré à l'auteur d'avoir abandonné la perspective culturelle essentialiste – celle des « racines » africaines – en faveur d'une approche plus réaliste et empirique des phénomènes d'intégration. Cela ne signifie pas pour autant le rejet des références « africaines », puisque les analyses des types de mariage montrent bien la présence incontournable de témoins qui appartiennent souvent à la même « nation » que les conjoints. Cependant, cette identité-là est marquée elle aussi par la société esclavagiste puisque l'attribution d'une « nation » à un esclave relevait du processus même de la traite et se référait au port africain d'embarquement ou à une vaste région géographique – comme la Guinée – peuplée comme on le sait d'ethnies différentes. À ce propos, on regrette que l'auteur ne mentionne pas Antonio de Sandoval, source fondamentale pour comprendre le rôle de l'Église dans la traite et la question fondamentale des « nations ».

3 On trouve dans cet ouvrage des histoires de vie glanées dans les fonds archivistiques mexicains, notamment des sections Inquisition et Mariages. La différence entre l'Amérique ibérique – *« the first America »*, pour paraphraser David Brading – et l'Amérique anglaise s'explique par l'absolutisme de la Monarchie catholique et le poids des traditions médiévales chrétiennes. Selon la formule consacrée par les *Siete Partidas*, ce corpus juridique qui date du règne d'Alphonse X, les esclaves étaient des « individus privés de liberté ». Bennett s'intéresse à juste titre à la constitution de la subjectivité, aussi bien chez les esclaves que chez les libres, encore qu'il faudrait introduire des nuances et se reporter aux formes de travail, que l'auteur n'aborde pas. Peut-on vraiment séparer les identités culturelles des rapports de production, eux-mêmes diversifiés ? Travailler dans une fabrique de pain – les redoutables *« panaderías »* relevaient du carcéral – est une tout autre chose que d'exécuter des tâches domestiques, exercer un métier qualifié ou jouer d'un instrument de musique, activités typiques des esclaves et des Noirs libres des villes. Le choix d'écarter le milieu du travail, contestable à nos yeux, est justifié par l'auteur dont l'objectif est de montrer qu'on ne peut pas comprendre l'esclavage hispano-américain en se reportant uniquement à la condition servile. Cette position, courageuse en l'occurrence si l'on tient compte du contexte actuel des études afro-américaines aux États-Unis, ne peut pas être maintenue. Qu'il suffise ici de rappeler que l'exercice des « arts mécaniques » était déshonorant en Amérique ibérique, aussi bien pour les Noirs – les plus nombreux à les exercer – que pour les Espagnols de petite condition.

4 En assignant aux Africains des identités chrétiennes, les Espagnols transforment les esclaves en personnes. Le mariage religieux, favorisé par l'Église, est pour les conjoints la garantie qu'ils ne seront pas séparés par des maîtres abusifs et quand cela arrive, ils peuvent recourir à un tribunal ecclésiastique pour casser la décision arbitraire de leur propriétaire. L'Inquisition, en sévissant aussi bien sur les populations noires que sur les hérétiques espagnols, ne fait pas des Africains un « Autre absolu » mais les traite comme une population du Vieux Monde – en fait l'altérité ici est moins la race que l'hétérodoxie.

5 Bennett insiste sur la spécificité de l'esclavage urbain domestique, bien différent de celui des plantations. Cette distinction a déjà été établie depuis longtemps par des chercheurs latino-américains et européens (hélas pratiquement absents de la

bibliographie...). Au Brésil, au Venezuela, dans les Andes du Nord, dans le Rio de la Plata et dans les Caraïbes, cette forme d'esclavage est bien connue et les documents apportés par H. Bennett confirment la règle générale : l'esclavage urbain avec son corollaire obligé, les manumissions, est lié à la formation d'une masse libre de couleur, connue à l'époque coloniale sous le terme de *« castas »*, c'est-à-dire une couche populaire urbaine fortement métissée et détachée de tout socle ethnique originel. Comme l'auteur le dit justement, les esclaves urbains sont des biens qui confèrent à leur propriétaire du prestige. C'est pourquoi les Noirs libres, dès qu'ils ont quelques moyens, possèdent à leur tour un ou deux esclaves. La porosité de la société esclavagiste en Amérique hispanique est bien illustrée par de nombreux exemples, ainsi que les différences sociales et culturelles au sein de la population de couleur, notamment entre les « bossales » et ceux qui maîtrisent la langue espagnole. On regrette toutefois que ce travail sérieux, bien documenté et utile ait négligé les confréries religieuses, qui ont pourtant joué un rôle prééminent dans toute l'Amérique ibérique dans l'intégration des populations noires. Il y avait là matière à développer une réflexion importante sur le fonctionnement des sociétés corporatives d'Ancien Régime et sur la nature des relations de dépendance au sein de cette configuration politique et idéologique.